

Un oeil en moins de Nathalie Quintane

Laurence Perron

Number 267, Winter 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90961ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

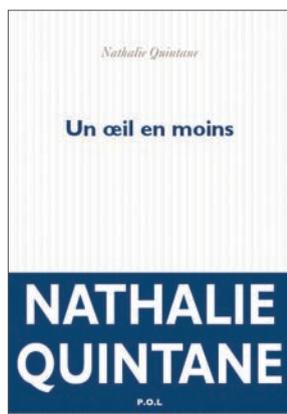
Cite this review

Perron, L. (2019). Review of [*Un oeil en moins* de Nathalie Quintane]. *Spirale*, (267), 62–64.

Tactiques de résistance langagière: sous la loupe de l'éborgné

UN ŒIL EN
MOINS

NATHALIE QUINTANE
P.O.L., 2018, 398 p.



POÉTIQUE DU REGARD

En plein cœur de l'été 2016, Danielle Quintane se résout à faire opérer l'œil malade de son chat. Affecté d'un ulcère chronique, le globe oculaire du félin enfle et s'infecte périodiquement: «*Plus d'œil, plus de soins, plus de souffrance, a dit le véto.*» Pourtant, autour, les manifestants (ceux de la jungle de Calais, de Notre-Dame-des-Landes ou du mouvement Nuit debout) perdent les leurs dans la mêlée: Quintane, contre les douleurs provoquées par la myopie qui entoure ces dérapages, choisit l'énucléation symbolique. Son œil, elle nous l'offre alors, si bien que celui en moins dont parle le titre devient aussi celui en plus qu'acquiert par ses soins le lecteur. Poutres, pailles, rien de ce qui aveugle ne sera épargné.

Les entrées numérotées du récit, pareilles à celles d'un carnet de notes, rappellent l'écriture extime de Tournier ou le *Journal du dehors* d'Ernaux et dessinent une tension entre aveuglement et invisibilité sur laquelle repose la charge politique de l'ouvrage. Ainsi des conseils d'administration, qui se demandent comment faire disparaître les pauvres plutôt que la pauvreté, «*des régimes de gouvernances à tendance dirigiste où la surveillance, le contrôle, la contrainte, [ne sont] pas francs mais diffus, insidieux, implicites*» et de la simultanéité de «*l'incroyable sophistication technologique de la surveillance invisible et [d]es coups de bâtons sur la tête*». Quintane révèle la réalité de ces citoyens de seconde zone dont les données et les existences sont d'un côté contrôlées, millimétrées, exhibées en déclinaisons de portraits-robots, fichages et empreintes digitales et, de l'autre, niées, désindividualisées et effacées.

Dans cette tendance à la fois marquée par une « omnivisibilité » (*La Discrétion : Ou l'art de disparaître*, Pierre Zaoui, 2013) et un refus de voir, Quintane cherche au contraire « [l]a fréquentation d'êtres provisoires sujets au moindre prétexte à l'effacement administratif, social, intime ». Les interventions activistes des « protagonistes » (qui sont aussi peu personnages que les intervenants d'un documentaire) apparaissent comme autant de symptômes, qui viennent « faire ulcère » sur cet œil obstinément fermé. Contre l'enserrement du sujet dans les rets de l'administration, ce dernier doit apparaître où l'on ne l'attend plus, se dissimuler là où on le cherche, faire dévier les caméras de surveillance vers le ciel et inscrire ses slogans sur les marches du parlement.

Dans une écriture blanche (autant que la colère qui l'anime), l'auteure sait donner à voir tout en parlant du regard : plus qu'un thème, ce dernier est aussi constitutif de la posture énonciative et du déploiement des stratégies esthétiques. C'est l'une des forces de ce récit que sa puissance d'évocation, rendue possible par l'usage d'un lexique, d'un imaginaire et d'un bassin d'expressions qui renvoient à la fonction scopique et qui font d'*Un œil en moins* un texte tissé serré. Quintane ratisse large tout en prenant soin de donner à l'ensemble une forte cohésion permise par des jeux de renvois sémantiques. Ainsi, on « se toise » entre citoyens, on proteste parfois « à l'aveugle », on « dispar[ai]t dans le gaz lacrymo », on parle « de mains cassées et d'yeux crevés » dans la foulée, des « déjà-vus » que déclenchent les dérives autoritaires. Écrivant de la province, Quintane adopte d'ailleurs un regard périphérique, une vision d'ensemble. Elle varie la focale, la mise au point, les vitesses d'obturation : « J'évalue par la fenêtre la pluie tombant. Elle n'est pas drue mais régulière, et quand on y met un peu d'attention, qu'on la regarde, elle, et pas le paysage [à travers la vitre], on voit bien ses traits. » Dans *Un œil en moins*, on observe la pluie aux dépens du paysage, on s'efforce, en somme, d'examiner ces éléments microscopiques qui pourtant font masse – et parfois écran.

U.O.E.M. DE D.Q. CHEZ P.O.L.

Dans l'émission du 24 mai de *La dispute*, diffusée sur France Culture, Florent Georgesco, qui n'a visiblement pas apprécié sa lecture du nouvel opus de Quintane, reproche au texte de faire feu de tout bois et de mal discerner contre quel ennemi invisible il se dresse. Or, s'il y prend une place importante, il me semble qu'on aurait tort de limiter ce texte au militantisme politique et d'écarter son militantisme *poétique*, qui le transforme en quelque chose de plus pertinent qu'un « manuel du bon révolté ». Ce contre quoi se dresse Quintane s'incarne davantage dans le problème que pose la fixation de la langue dans une rhétorique juridique, étatique. C'est

C'est l'une des forces de ce récit que sa puissance d'évocation, rendue possible par l'usage d'un lexique, d'un imaginaire et d'un bassin d'expressions qui renvoient à la fonction scopique et qui font d'*Un œil en moins* un texte tissé serré.

donc, en toute logique, sur ce terrain qu'elle choisira de mener combat. Comment poétiser la crise politique et, simultanément, politiser le poétique, le mettre en crise ? La réponse, l'auteure la trouve moins dans un rejet pur et simple de la rhétorique des dominants que dans la négation de sa valeur d'usage : la glose des élus devient glossolalie lyrique, et les discours assommants se transforment en trésors d'assonances.

Expliquant entre autres les procédures laborieuses auxquelles doivent se soumettre les réfugiés, elle écrit par exemple que « [s]i le demandeur n'est pas dubliné, reste deux possibilités : La PN : procédure normale, et la PA : procédure accélérée ; [...] le dossier OFPRA est à renvoyer dans les vingt jours ; il y a droit au CADA, à l'HUDA, à l'AT-SA, à la CMU et à l'ADA ». Ces acronymes, qui rendent invisibles les réalités dont ils parlent en les dissimulant derrière une succession de mots tronqués, sont repris par Quintane dans une espèce de litanie qui s'impose comme geste de résistance à la crispation langagière. On est tenté d'y percevoir une tactique (au sens certalien) visant à rendre lisible et visible une forme de violence institutionnelle dont l'auteure se fait la traductrice (elle raconte d'ailleurs qu'elle remplit occasionnellement ce rôle dans des centres de réfugiés : « je dis œil et je montre mon œil. Ils répètent œil en montrant leur œil. »)

L'écrivaine nous rappelle que de telles tendances à l'exercice de la novlangue mettent « à disposition tout un arsenal rhétorique et pratique non pour minimiser la gravité de la situation [...], [mais] pour ne pas lui laisser le temps de se rendre repérable [...] ». Alors que chez les parlementaires, « en face, le discours [politique] n'avait pas varié », « il appartenait, dit-elle, de renouveler [...] le stock symbolique ». Ce renouvellement passe par une récupération des agrégats d'initiales, mais aussi par certaines manœuvres qui visent à créer du visible autrement : dans les premières cent pages, par exemple, l'auteure fournit au lecteur une carte, esquissée à la main, d'une portion de la capitale. Elle y indique les endroits où se faufiler pour éviter d'être pris en souricière, les lieux à bannir pour ne pas croiser de CRS, les chemins de traverse, etc. Cette façon de redessiner l'espace en y soulignant les oppressions imperceptibles qui s'y jouent permet de rendre discernable la violence en la modélisant autrement. En fin d'ouvrage, Quintane reproduira aussi un tableau statistique des blessures subies (établi en fonction des armes utilisées et des membres ou organes atteints) dont la valeur de monstration est à peu près la même. Le Foucault de *Surveiller et punir* (1975) et le Michel de Certeau de *L'invention du quotidien* (1980) ne sont jamais très loin dans *Un œil en moins*, mais leur présence, en restant discrète, conjure les risques de didactisme.

ÉTHIQUE DU PERCEPTIBLE

Ces stratégies, si elle sont éminemment poétiques, ne relèvent évidemment pas *que* d'une préoccupation esthétique : en dehors de son engagement politique, Quintane s'embarque avant toute chose dans une démarche éthique, celle d'un apprentissage de la perception – et de l'indignation qui y serait corrélative. Très autoréflexif, le texte se penche régulièrement sur ses conditions de possibilité et ses propres implications : « *Je me souviens avoir commencé en prévision de ce que tout ça ne serait pas cru, plus tard, puisque tout ça n'était déjà pas vraiment cru, bien que se déroulant devant témoins, et rapporteurs, et parfois sous nos yeux.* » Son texte, qui aurait facilement pu tomber dans le fantasme messianique ou dans la complaisance du messager, reste solidement ancré dans la modestie de ses ambitions : « *J'ai pris des notes sur ce que je remarquais, banales, mais qui étaient pour moi toutes neuves* », des notes qui soulèvent « *le tissu blanc et fin d'une taie d'oreiller usée* » dont est recouverte la vue – la sienne comprise.

Car « *la lutte n'est pas entre ceux qui désiraient le retour à l'ordre [...] et ceux qui sèment le trouble en balançant des barrières Vauban [...], mais entre ceux qui affirment qu'il ne s'est rien passé et ceux qui multiplient les preuves tangibles de ce qu'il se passe quelque chose, quelles qu'en soient les formes [...]* ». Parmi ces formes, Quintane a choisi la sienne : ce livre sera la barrière Vauban qu'elle balance, à moins qu'il ne soit le pavé (livre épais, dalle de béton) qui fracasse la vitre ou, plus exactement, la fissure dans la glace de ce lac « *large et bien gelé, là, à l'exception d'un gros trou où dort un bloc lancé* ». Celle qui se demande « *à quel degré d'insensibilité nous sommes parvenus pour pouvoir lire ce qui précède et continuer la lecture, et pour pouvoir écrire ce qui précède et continuer à écrire* » nous rappelle qu'il appartient au livre d'être, selon les mots de Kafka, la hache qui brise la mer gelée en nous.

Bien que le titre évoque principalement le trauma de l'énucléation, qui convoque les souvenirs encore frais des dérapages ayant eu lieu lors de plusieurs manifestations, il rappelle aussi ce geste instinctif que l'on fait pour mieux voir, celui de lever un poing pour couvrir une orbite et, en aménageant un interstice infime, ainsi permettre à l'œil de percevoir les détails avec davantage d'acuité.